

Réforme

“...J'étais en prison et vous êtes venus près de Moi.”

MATTHIEU XXV/36.

Directeur : Albert FINET

1^{re} Année, N° 2

SAMEDI 31 MARS 1945

Prix : 6 fr.

Administrateur : Roger CATHELIN

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 3, rue Gay-Lussac, Paris-V^e — ABONNEMENTS : Un an 280 fr., Six mois 150 fr. — Téléphone : Odéon 55-29 — Chèques Postaux 4306-31

Y a-t-il trois sortes de criminels de guerre ?

Le point de vue de Réforme

... sur la vérité, est bien simple : c'est de s'efforcer partout et en tout de la respecter et de l'affirmer. Nous avons trop souffert durant quatre ans de la sentir sous le boisseau. Nous ne voulons plus, exprimons-nous avec euphémisme, de ce malaise ; ou plutôt, non : de cette détresse. Vous savez comment se passent les choses : on s'aborde, on parle de la pluie et du beau temps ; puis viennent les phrases rituelles : « On dit que... », « si les affaires vont mal, c'est que... », « il paraît... mais il ne faut pas le dire ». « Un tel m'a affirmé que ». Et l'on se quitte dans une atmosphère sans clarté, lourde de suspicion et de réticences.

Non. Qu'est-ce donc qui retient la vérité captive ? Les situations acquises, la peur des responsabilités, les stériles regrets d'un passé révolu, la puissance de l'argent, la timidité devant les pouvoirs occultes, l'égoïsme du possédant ou la crainte envieuse du dépossédé ?... Saint Paul dit tout d'un mot : « l'injustice ». Et il ne craint pas d'y signifier la colère de Dieu contre des hommes révoltés, oublieux à la fois de leur origine et de leur vocation.

Certes, nous ne prétendons jamais posséder la vérité et nous nous garderons comme de la peste de l'orgueil naïf du pharmacien Homais, de la rassurante bêtise de Joseph Prudhomme ou de la sécurité hypocrite du Pharisien. Mais que la vérité nous possède. Oui, voilà ce qu'il faut dire. Qu'elle soit notre quête, notre espoir, notre constant souci et notre joyeux soutien ; voilà encore ce qu'il faut dire. Et que la foi sur laquelle se fonde notre recherche de la vérité, nous garde de toute considération humaine et de toute humaine prudence ; voilà, enfin ce qu'il faut dire.

Une sagesse qui est respectable affirme cependant qu'il y a un temps pour tout et que toute vérité, selon les moments n'est pas bonne ou même juste à dire. Nous nous en remettons pour cela à la perspicacité de ceux qui nous gouvernent. Quelques espaces blancs dans nos colonnes témoignent ainsi et de notre obéissance envers les autorités, et de notre souci de dire toujours ce qui nous paraît être la vérité.

D'APRÈS les journaux français, ce serait l'avis de l'archevêque d'York qui aurait développé ce thème à la Chambre des Lords. De prime abord la thèse est séduisante et traduit des sentiments communs à tous les honnêtes gens. Aux grands responsables, traitement d'exception. A ceux qui les ont suivis et ont fait passer la discipline avant leur conscience : dure justice. Pour la grande masse du peuple allemand : une sévérité tempérée ?

Cependant, à la réflexion, est-ce là le message d'un ministre de Dieu, ambassadeur du Christ parmi ses frères ?

Dans l'Evangile, Jésus donne une règle simple et admirable de conduite pratique dans les affaires de ce monde : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur vous-mêmes ». On peut en déduire en bonne logique, qu'avant d'engager son prochain dans une voie quelconque, il convient de bien peser si soi-même, on pourrait suivre cette voie-là. L'archevêque d'York déclare Hitler et ses seconds « hors la loi » et donne licence à qui les trouve de les tuer, comme on se débarrasse d'une bête puante. A-t-il envisagé, ce prince de l'Eglise, que pareille éventualité pût lui arriver ? S'il trouvait Hitler réfugié dans quelque recoin de son palais, ou le rencontrait au détour du chemin, irait-il l'assommer à coup de crosse... archiépiscopale ? Non, cela répugnerait à son caractère sacerdotal. Il y a gros à parier qu'il le livrerait aux autorités de son pays. Et il ferait bien. Mais il a tort d'inciter d'autres à faire cette besogne. Car il fait passer la vengeance avant la justice. Et il importe expressément pour des hommes libres que la justice passe avant la vengeance. La vengeance appartient à Dieu et comme tout être portant visage d'homme, Hitler aura à rendre compte de ses actes au Maître de la vie et de la mort. Mais Dieu d'autre part, délègue ses pouvoirs aux magistrats qui sont ses ministres pour exercer sa justice et punir ceux qui font le mal. Hitler relève du bourreau. A dire vrai, il serait peut-être souhaitable que le fuchrer de la grande Allemagne disparût dans une ténébreuse révolution de palais, selon les pures règles du romantisme germanique et selon le sort réservé aux tyrans. Mais s'il est écrit dans son destin qu'il doit tomber vivant aux mains de ses ennemis, j'espère que l'homme appelé à ce redoutable privilège aura assez conscience de sa dignité et assez d'empire sur lui-même, pour livrer son prisonnier à la justice des hommes. La loi de Lynch n'est pas inscrite dans l'Evangile.

Et des doutes me viennent aussi au sujet du traitement qu'il conviendra d'infirmer à la troisième catégorie. Cette masse du peuple allemand qui subit inexorablement l'abominable loi de la guerre qu'il a voulu imposer à l'Europe. Ces millions d'hommes et de femmes qui ont, durant des années acclamé leur chef, qui l'ont suivi aveuglément, qui ont servi ses desseins, accepté tous les sacrifices, et qui maintenant participent à

son destin. Pour ceux-là, l'archevêque reste dans le vague... Peut-être ne sait-il qu'en faire ? Son embarras est le mien.

Aujourd'hui, on les tue et ce massacre émeut la conscience de chrétiens anglais qui ont lancé dernièrement un manifeste dont voici l'essentiel :

« Tandis que nous nous révoltons à la vue des crimes de nos ennemis, nous sommes épouvantés des résultats effroyables du bombardement de tant de villes par les Nations Unies. Ce qui est grave, c'est que les responsables de cette tactique soient justement les peuples qui professent les principes humanitaires, et même chrétiens, les plus élevés.

« Nous croyons qu'il existe un très grand nombre de chrétiens qui, sans s'être exprimé jusqu'ici, se sentent profondément affligés et dont la conscience s'oppose à ce que la victoire soit poursuivie au moyen d'actes de violence sans borne, sans qu'aucun effort concerté ait été tenté de la part des chefs chrétiens pour chercher à faire cesser des horreurs qu'éviterait le respect du droit international reconnu jusqu'ici (1). N'est-il pas évi-

■ LONDRES. — L'archevêque d'York a proposé à la Chambre des Lords de répartir les criminels de guerre en trois catégories. Les chefs, Hitler, Himmler, etc., seraient déclarés hors la loi. Quiconque aurait la chance de les rencontrer, pourrait les tuer sur place. Les exécutants, coupables de crimes commis sur ordre, n'échapperaient pas à un jugement sévère. Quant au peuple allemand, tenu pour responsable en bloc de l'appui qu'il a donné à Hitler et à la guerre, il formerait la troisième catégorie de criminels. Mais l'archevêque d'York ne dit pas quel genre de châtiment serait réservé à cette dernière catégorie.

« Combat », 22 mars 1945.

dent que, parmi les victimes de nos bombardements dévastateurs, il y a d'innombrables hommes, femmes et enfants qui n'ont commis aucun crime ? Tous ceux-ci en appellent aux chrétiens de partout.

Ce message nous rend sensible l'effroyable péché de la guerre ; mais je pense aussi qu'un général anglais pourrait répondre à ses compatriotes : « Ce massacre épargne la vie de mes propres soldats ».

Pour ceux-là donc, l'archevêque reste dans le vague, mais sa classification cependant m'inquiète, car elle laisse la porte ouverte à une voie qui me paraît dangereuse. Pour l'instant, on parle d'une troisième catégorie ; bientôt, on parlera des victimes. Puis viendra l'inévitable prêche sur les deux Allemagnes, la bonne et la mauvaise, le méchant nazi et le doux réveur de Nuremberg.

Y a-t-il deux Allemagnes ? Quand je me pose cette question, j'évoque aussitôt mes derniers souvenirs de l'occupation : la maison envahie, un état-major s'installant dans la plupart des pièces. Des officiers cultivés, courtois et bien élevés, cherchant des contacts que ma femme et

(1) Varsovie, Coventry, Rotterdam, Londres, Belgrade ! Combien de Français fusillés ; de Polonais, de Tchèques, de Juifs ?

moi, à bout de nerfs, refusions dans notre volonté bien arrêtée de vivre l'admirable « Silence de la mer » de Vercors. Des Allemands qui pleuraient sur leur défaite en interprétant Beethoven, ramassaient un oiseau tombé du nid, chantaient des lieds au clair de lune... des S. S. de la division Adolph Hitler.

Y a-t-il deux Allemagnes ? La distinction me paraît aussi fautive que celle qui avait cours chez nous avant la guerre entre le pays légal et le pays réel ; comme si le pays réel n'avait pas le gouvernement légal qu'il méritait. Si ce gouvernement était veule et lâche, c'est que le ton général du pays était veule, lâche, égoïste et jouisseur. Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent et nous ne pouvons pas oublier qu'Hitler et sa bande ont réellement incarné les aspirations du germanisme.

Y a-t-il deux Allemagnes ? Il serait plus juste de dire que tout Allemand a double visage et qu'en lui les contraires cohabitent. Tel écrivain germanique consacra trois pages délirantes à la mort d'un chardonneret, mais expédia en deux lignes le suicide de son prochain. L'armée occupante interdit de porter les lapins par l'oreille, mais brûle Oradour. Les mêmes, qui bercent l'enfant dans la ferme et gémissent : « Ach ! Krieg, mauvais », saccageront la ferme et écraseront l'enfant. Ce sera toujours un mystère pour nous, qui sommes mus par les idées et les sentiments que ces hommes esclaves du désir.

Irritante troisième catégorie. L'archevêque d'York ne sait qu'en faire. La justice — la Loi — ne peut avoir de prise sur elle : cette masse n'est que virtualité, portant en puissance le meilleur ou le pire. Son pays va être détruit, tel Carthage ou Jérusalem après leur défaite. La totale vanité de son effort lui apparaîtra bientôt dans son impitoyable vérité. Qu'en faire, de ces millions d'hommes et de femmes ?

Le professeur Karl Barth, a tenté de donner une réponse qui s'adresse en premier lieu aux Suisses demeurés à l'écart du conflit mais qui dépasse ces frontières. Et cette réponse me révolte comme me révolte parfois la croix de Jésus-Christ ; ce que saint Paul appelle le scandale de l'Evangile. En gros, il déclare que ce dont les Allemands vont avoir besoin, à ce sombre tournant de leur chemin, c'est d'amis. Non qu'il exhorte à une facile compassion, au coup d'éponge ou à une pitié sentimentale. Il connaît trop le péril nazi. Ce qu'il veut dire, je pense, c'est qu'il faut que ces hommes qui n'ont cru qu'à l'hostilité et à la guerre, apprennent de nous la vérité de ce qu'ils considèrent comme une utopie ou une faiblesse : la fraternité, le pardon mutuel, l'amour. Ou plutôt l'apprennent de Jésus-Christ. Mais comment l'apprendraient-ils si on ne leur en parle pas et si les chrétiens ne le leur montrent pas ?

Je ne puis pas aimer les Allemands. Et pourtant, cette réponse-là me paraît avoir plus de poids que le vague dans lequel me laisse la réponse de l'archevêque d'York ; plus de poids que la boutade cynique d'Illa Ehrenbourg « Il n'y a pas de bons Allemands ; les bons Allemands ce sont ceux qui sont morts. »

ALBERT FINET

LISEZ PAGE 3 :

L'épreuve du rapatriement.

PAGE 7 :

De l'ancienne armée à l'armée de Gaule.

LA SEMAINE PROCHAINE :

Le mal de la jeunesse.